

Au revoir, Lénine! ou le formidable mensonge

Chantale Gingras et Georges Desmeules

Numéro 134, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gingras, C. & Desmeules, G. (2004). Compte rendu de [*Au revoir, Lénine! ou le formidable mensonge*]. *Québec français*, (134), 100–102.



Au revoir, Lénine ! ou le formidable mensonge

>>> CHANTALE GINGRAS ET GEORGES DESMEULES

Disons-le d'emblée : c'est avec un véritable plaisir qu'on se laisse mener en bateau par la sympathique comédie dramatique de Wolfgang Becker. Ce film allemand, qui a remporté le prix du meilleur film européen au Festival du film de Berlin en 2003, jette un regard à la fois humoristique, lucide et touchant sur la schizophrénie qui a longtemps marqué la culture allemande, partagée entre le système capitaliste à l'ouest et le socialisme à l'est. À la chute du mur de Berlin, cette immense balafre de 160 km de long apparue en 1961 sur le visage de l'Allemagne, le peuple allemand, en liesse, est réuni. Histoire de faire un clin d'œil pas très subtil mais sympathique à cette réunification, Georges et moi avons décidé de nous réunir, le temps d'une chronique, Georges représentant bien entendu le bourgeois de l'Ouest (sans rancune, Georges !) et moi, la socialiste de l'Est. Survol, donc, d'une double réunification.

I LE POINT DE VUE DE L'EST

Dessine-moi une nation

Au revoir, Lénine ! raconte l'histoire de la famille Kerner, qui habite Berlin-Est. Lorsque son mari, médecin, s'enfuit à l'Ouest, Christiane (interprétée avec justesse et retenue par Karin Sass) accuse difficilement le coup et vit un blocage émotif qui laisse ses deux jeunes enfants, Alexander et Ariane, complètement désespérés face à une mère devenue momentanément muette et

apathique. Christiane mettra deux mois à reprendre sa vie en main et, pour faire contrepoids à la trahison de son mari, passé à l'Ouest, elle se consacrera corps et âme à l'édification du gouvernement socialiste, alors sous la gouverne d'Egon Kretz. Pendant une dizaine d'années, Christiane se dévoue entièrement à ce système auquel elle croit et elle se rend utile à sa communauté en enseignant les chants et principes socialistes aux jeunes pionniers de l'école primaire et en rédigeant, non sans humour, les réclamations de ses camarades victimes de la

structure trop rigide d'un gouvernement qui impose à son peuple une mode aussi laide que peu pratique. Christiane est une femme de tête qui croit aux idéaux humanistes d'un régime qui pourtant brime la liberté des individus et les prive de contact avec le monde. Âgé de 21 ans, son fils Alexander (interprété de manière touchante par Daniel Brühl) ne partage pas les opinions de Christiane et ne voit que des fantoches chez les modèles politiques de sa mère. À son insu, il participe à une manifestation qui vise à dénoncer le règlement qui interdit la libre circulation des prolétaires dans les rues de Berlin. Le même soir, sa mère, en route pour recevoir des honneurs de la part de membres du Parti socialiste, aperçoit soudain dans la cohue son fils aux mains des policiers. Elle reste sur le pavé, interdite, avant d'être frappée par un infarctus qui la plongera dans le coma pendant huit mois. Durant son long sommeil, l'impensable se produit : le mur de Berlin est détruit et le régime socialiste est aboli. Quand Christiane sort du coma, elle n'a aucune idée de l'ampleur des bouleversements qu'a connus son pays. Lorsque le médecin



prévient Alexander que tout choc émotif serait fatal pour elle, le jeune homme se lance dans un projet fou : il mettra tout en œuvre pour remonter le temps et pour permettre à sa mère de poursuivre son rêve, en marge de la réalité. S'ensuit une série de mises en scène déconcertantes et amusantes, imaginées par un fils qui recréera, par amour pour sa mère, l'Allemagne qu'elle a connue, aimée... et idéalisée.

Le titre du film, *Au revoir, Lénine !*, renvoie évidemment à la fin d'un régime célébrée par toute une nation qui s'ouvre au capitalisme et à la modernité. En 1989, un grand vent de soulagement souffle sur l'Allemagne, balayant les restrictions et l'hermétisme d'un régime qui ne considérait l'individu que comme partie intégrante d'un tout. Faisant violence à ses propres convictions, le jeune Alexander circule à contre-courant dans cette toute nouvelle Allemagne gagnée par la frénésie pour tenter de reconstruire le mur qui existe toujours dans l'esprit de sa mère.

Les quatre murs de Berlin

Alexander invente pour sa mère un conte social pour mieux l'endormir, faisant de sa chambre une retraite fermée, un espace hors temps dont il deviendra le grand organisateur, à l'image des dirigeants socialistes qu'il abhorrait. Le monde qu'Alexander invente pour sa mère apparaît en effet comme une mise en abyme socialiste, puisque Alexander confine sa mère à cette chambre, à cet espace circonscrit par quatre murs qui isolent Christiane du reste du monde et l'empêchent de voir la modernité et les libres mœurs qui ont cours de l'autre côté des murs, sa fille et son nouveau copain ayant rapidement transformé l'appartement en royaume capitaliste où règnent lit de bronzage, bouteilles de Coca-Cola et uniformes de chez Burger King. Même si Alexander goûte aussi à la liberté et aux plaisirs qu'offre le capitalisme (il découvre la pornographie, la marijuana, et emménage clandestinement dans un appartement abandonné avec sa petite amie Lara), il veillera à ce que rien ne vienne affecter l'ordre établi dans le réduit socialiste de sa mère. Il règle la tenue vestimentaire des visiteurs, contrôle leur discours en les incitant à taire les progrès qu'ils observent

à l'extérieur, n'introduit dans la chambre que des produits alimentaires approuvés par l'État. Quand sa mère demande qu'on lui amène la télévision, Alexander contrôlera tout ce que diffusera l'appareil, tablant sur la naïveté de sa mère, qui ignore à quoi servent les fils qui traînent le long du mur. Il lui présente d'abord de vieilles émissions enregistrées sur vidéocassettes, puis produit, avec l'aide de son ami Denis, de faux reportages qui déforment la réalité et s'emploient à mettre à valeur le régime socialiste. Ce faisant, Alexander reproduit malgré lui le contrôle de l'information qu'il a tant récréé chez les anciens dirigeants. Quand Christiane, profitant du sommeil d'Alexander, s'aventure au delà des murs pour découvrir, éffarée, la nouvelle effervescence du centre-ville, Alexander et sa sœur Ariane (interprétée par Maria Simon) accourent et la ramènent promptement de l'autre côté des murs, comme l'auraient fait quelques mois auparavant les anciens douaniers qui surveillaient la frontière entre les deux Allemagnes. Ainsi Alexander recrée les gestes des anciens socialistes, en taisant la vérité et en idéalisant les vertus et les mérites d'un système bien loin de la perfection sous le prétexte d'assurer le bien-être de celle qu'il entend protéger. En fait, Alexander se laisse prendre à son propre jeu et propose à sa mère une vision idéalisée d'un système qu'elle-même se permettait parfois de questionner.

Un système sur mesure

À travers le traitement léger et amusant qu'il confère à son film, Becker introduit habilement une intéressante part de critique sociale. Il est en effet facile de voir une métaphore dans les réclamations que Christiane, la militante socialiste idéaliste, rédige à l'endroit de son gouvernement qui impose des vêtements totalement inadaptés aux besoins de ses camarades. Ses lettres exposent avec humour la difficulté que rencontrent ses camarades à se conformer à la mode socialiste, alléguant que les femmes socialistes n'ont pas toutes un corps pouvant mettre en valeur la perfection des sous-vêtements très sexy produits par l'État et reconnaissant sarcastiquement que si les habits approuvés par l'État s'avèrent trop petits et trop carrés, les bons socialistes

n'ont qu'à s'efforcer d'être moins grands et plus carrés. Ces passages font évidemment sourire, même s'ils constituent en fait une dénonciation du conformisme étatique, qui force le peuple à se plier aux décisions de l'État et à mouler leur esprit selon la pensée socialiste. Ici, le vêtement standard, à taille unique, confectionné en série, apparaît comme une métaphore de l'idéologie socialiste qui propose un modèle unique et qui se préoccupe bien peu des caractères individuels.



Le titre du film, *Au revoir, Lénine !*, renvoie évidemment à la fin d'un régime célébrée par toute une nation qui s'ouvre au capitalisme et à la modernité.

II LE POINT DE VUE DE L'OUEST

La réussite de ce film ne réside pas uniquement dans sa satire machiavélique du système de désinformation qui a tenu en otage pendant plus de 40 ans la partie orientale de l'Allemagne d'après-guerre. On y trouve également un plaisir « dans l'absolu » en décodant les nombreux paradoxes ironiques qui servent sa construction. En effet, tout ce qui se déroule dans *Au revoir, Lénine !* possède un sens évident et un sens caché. J'en veux pour exemple cette banderole vantant les mérites de la boisson gazeuse la plus célèbre du monde que le fils décrit à sa mère comme s'il s'agissait non pas d'une réclame, mais d'un hommage rendu à un produit authentiquement socialiste, car disponible à peu de frais pour les masses industrielles de la planète.



Une conquête de l'espace

Ainsi, lorsque Alexander passe à l'Ouest, littéralement, pour enfin revoir son père et lui annoncer que la femme qu'il a quittée désire le revoir une dernière fois, il effectue le trajet dans un taxi conduit par nul autre que le premier astronaute est-allemand. Celui-ci, ou ne serait-il qu'un sosie ?, désormais réduit à piloter un véhicule nettement moins énergivore que sa fusée d'antan, entrera peu après dans le jeu du jeune homme. Il prètera son visage de héros à une ultime séance vidéo, célébration à rebours de l'anniversaire de la chute du mur, dans laquelle Alexander fait croire à sa mère que ce sont les gens de l'Ouest qui ont massivement déserté un régime capitaliste corrompu et inique pour migrer vers le paradis égalitaire socialiste. Et pour cause : comment accepter un monde dans lequel les héros devien-

nent d'anonymes chauffeurs ? Bref, comme beaucoup de « nouveaux » Allemands, l'ex-astronaute regrette le « bon vieux temps ».

Ce personnage, ou plutôt sa fusée, constitue d'ailleurs un véritable pivot du récit. En effet, il était l'idole de jeunesse d'Alexander. La coïncidence entre son voyage historique dans l'espace et le départ du père l'a propulsé dans le rôle de père symbolique. C'est d'ailleurs dans l'espace que la mère sera « entermée », comme si Alexander choisissait pour elle l'homme de sa vie, puisque ses cendres seront dispersées dans les airs, à l'aide d'une fusée jouet. Qui plus est, lorsqu'il arrive finalement, en plein milieu d'une fête, dans la demeure cossue de son père, Alexander se fait reconnaître en s'intéressant d'abord aux jeunes enfants issus de son remariage, alors que ceux-ci écoutent justement une émission pour enfants ayant pour thème l'exploration spatiale.

Bientôt sur nos écrans

Si ce film m'a plu et ému, c'est peut-être aussi parce que j'y retrouve des échos de réalisations, récentes et moins récentes, d'ici. C'est un peu comme si entre les Allemands de l'Est luttant pour conserver une identité engloutie par l'histoire récente et les Québécois, dont l'histoire identitaire n'est plus à faire, il y avait une sorte de gémellité culturelle.

À ce compte, il est facile de retrouver des échos du Robert Lepage de *La face cachée de la Lune* dans *Au revoir, Lénine !* Wolfgang Becker fait preuve d'un sens de la métaphore filée, de la mise en abyme, qui rappelle à bien des égards les faits d'armes de notre explorateur d'espaces scénographique et filmique national. On retrouve chez ces deux créateurs la même fascination pour cette idée que le film et l'exploration spatiale permettent un même type d'éloignement par rapport à la vie. L'un et l'autre films abordent la difficile réconciliation entre l'individu et son passé par le biais de l'image, à la fois aveu et mensonge.

De même, il y a du *Gaz Bar Blues*, de Louis Bélanger, dans cette histoire d'une famille et de son inévitable bouleversement. Le Québécois de Bélanger, parti à Berlin pour assister en direct à la chute du mur et à l'ouverture des frontières,

se révolte bien vite contre le triomphe de valeurs mercantiles qui n'ont rien d'idylliques. On le sent proche parent d'Alexander, et la déception de ce personnage aurait fort bien pu naître en visitant l'appartement exigu occupé par la famille Kerner, finalement à peine plus étroit que le bungalow québécois où il a grandi avec ses frères.

Enfin, les nostalgiques de *La famille Plouffe* peuvent reconnaître des échos de l'épisode pendant lequel la mère Plouffe perd la mémoire puis fait jurer à son Ovide chéri de ne plus jamais partir. Quant à moi, je me suis amusé à retrouver des traces de *La petite vie*, dans la quête effrénée d'Alexander pour de vieux pots de cornichons, des sachets de café et diverses denrées dont les emballages témoignent encore de l'ancien régime. Ces passages comiques dans leur essence possèdent un même pouvoir d'évocation que les tentatives futiles de Thérèse pour faire du pâté chinois...

Réunification

Bref, à l'Est comme à l'Ouest, le film de Becker, par l'humour et le traitement profondément humaniste qu'il présente, laisse une impression durable sur le spectateur. Difficile en effet de rester insensible devant l'amour « sans frontières » que ce fils porte à sa mère. Par ses scènes tragi-comiques et sa critique aussi divertissante que lucide



d'un système qui n'a pas su se renouveler, *Au revoir, Lénine !* procure, pour ainsi dire, du plaisir mur à mur...

Merci au cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.